

## *L'intime des révolutions dans L'Émigré de Sénac de Meilhan*

Paul KOMPANIETZ

À trop vouloir scruter, au sein des romans de l'émigration, la représentation de la « Terreur » et de la Révolution, on finit par minorer un aspect essentiel de ces textes : la part qu'ils accordent à l'intime, que l'on peut entendre comme le territoire subjectif propre à chaque individu (*intériorité*) ou, dans un sens plus relationnel qui continue à dominer en ce tournant de siècle, comme un système de relations entre des personnages que rassemblent à la fois leurs goûts, leurs aspirations et leurs valeurs (*proximité*). N'est-ce pas en effet l'une des spécificités du discours romanesque que d'évoquer par le biais des *fiction*s de l'intime les problèmes de la collectivité ? Un roman comme *L'Émigré*, paru à Brunswick en 1797, semble tout particulièrement valider cette hypothèse. Dans la célèbre préface de l'ouvrage, souvent convoquée par la critique, cet ancien serviteur de l'État monarchique qu'est Sénac de Meilhan remet en cause le clivage traditionnel entre le roman et l'histoire : « L'ouvrage qu'on présente au public est-il un roman, est-il une histoire<sup>1</sup> ? » La Révolution a ruiné les anciennes dichotomies poétiques, et c'est désormais par le roman, mieux que par les livres d'histoire, que peuvent se dire, multiples et incarnées, les expériences historiques vécues par chaque individu. Sans doute est-ce ainsi qu'il faut comprendre la déclaration du président de Longueil dans la fameuse lettre qu'il consacre à la perte de sa bibliothèque : « J'ai souvent souhaité qu'on brûlât tous les livres d'histoire, et qu'on les remplaçât par des romans ; la vérité y perdrait peu, et les récits d'actions

---

<sup>1</sup> Gabriel Sénac de Meilhan, *L'Émigré*, éd. Michel Delon, Paris, Gallimard, « Folio classique », 2004, p. 32.

vertueuses, la peinture des sentiments humains et généreux, substitués aux tableaux des excès de l'ambition, des fureurs du fanatisme et des plus honteuses faiblesses, exciteraient dans les esprits un noble enthousiasme pour la vertu<sup>2</sup>. » À l'impossible histoire de la Révolution, que le président de Longueil, pourtant présenté comme l'oracle politique de la société de Loewenstein, entend « laisse[r] à des hommes plus habiles<sup>3</sup> », et surtout à la postérité, le roman privilégie le discours oblique de l'intime. On rejoint sur ce point l'hypothèse formulée par Florence Lotterie et Stéphanie Genand :

La relation historique, vouée à l'incomplet, se fragmente en signes, symboles, détails et trajectoires qui substituent au récit omniscient la *trace intime* et l'aventure singulière selon les principes d'une écriture « oblique ». Ce transfert, loin de signer l'échec du tableau de la Révolution, dessine au contraire les modalités de sa seule traduction possible. Non plus celle des faits, invalidée par l'impossible objectivité et le sentiment d'une historicité inédite, mais celle de leur effet sur les consciences et les âmes<sup>4</sup>.

C'est à cette « trace intime » laissée par la Révolution que voudraient s'intéresser les pages qui suivent. À défaut de livrer une histoire des événements révolutionnaires, qui relève en partie de l'irreprésentable, le roman de Sénac fait entrer ses lecteurs dans la vie intime des révolutions.

### LE « PETIT CERCLE » DE LOEWENSTEIN

Partons d'un simple constat : si le roman de Sénac comporte bien des lettres expressément politiques, dont le président de Longueil est le plus souvent l'auteur, ce sont les lettres intimes qui sont de loin les plus nombreuses, celles qui relèvent de l'introspection et de l'analyse des sentiments. « Les lettres, écrit Barbey d'Aurevilly au siècle suivant, c'est le vrai suc de la pensée intime<sup>5</sup>. » Dans *L'Émigré*, la souplesse du roman épistolaire accueille aussi bien les

<sup>2</sup> *Ibid.*, lettre LXXXVI, p. 265.

<sup>3</sup> *Ibid.*, lettre LXXV, p. 233 : « Je n'entreprendrai certainement pas d'écrire l'histoire de l'incroyable révolution de la France : c'est une tâche que je laisse à des hommes plus habiles, et il faut attendre que l'avenir ait dévoilé des ressorts qui nous sont inconnus », écrit le président de Longueil au marquis de Saint Alban.

<sup>4</sup> Stéphanie Genand et Florence Lotterie, « Le tournant du siècle ou la sidération (1789-1815) », dans Aude Déruelle et Jean-Marie Roulin (dir.), *Les Romans de la Révolution. 1790-1912*, Paris, Armand Colin, « Recherches », 2014, p. 37. Nous soulignons.

<sup>5</sup> Jules Barbey d'Aurevilly, *Correspondance générale*, t. IV, 1854-1855, éd. Philippe Berthier et Andrée Hirschi, Paris, Les Belles Lettres, Centre de recherches Jacques Petit, « Annales littéraires de l'université de Besançon », 1985-1989, p. 137.

considérations générales sur l'émigration et la Révolution que les nombreux aveux, confessions et confidences des personnages. La matrice romanesque de *L'Émigré* est héritée de la veine sentimentale de Rousseau et de Richardson, dont il n'est guère étonnant, du reste, que le marquis de Saint Alban se dise un fervent admirateur. Ce bel émigré, blond aux yeux noirs comme le seront après lui tant de héros romantiques, a été recueilli par une famille allemande dans son château au bord du Rhin. C'est là que vivent le généreux Commandeur, attaché jusqu'au ridicule aux « droits » de la naissance et aux titres de noblesse, et surtout la comtesse de Loewenstein, mariée trop tôt à un homme bien plus âgé qu'elle, ainsi que sa mère, qui se rend compte, mais un peu tard, qu'un homme tel que le Marquis eût mieux valu pour sa fille que l'ennuyeux mari qu'elle lui a naguère donné. Le Marquis s'éprend éperdument de la belle Comtesse allemande, la sauve avec sa mère d'un incendie, et la Comtesse ne tarde pas à son tour à se montrer sensible à la personne et aux qualités du jeune émigré, qui n'en continue pas moins à parler politique tout au long du roman avec le président de Longueil. La mort inopinée du mari jaloux semble un temps éclaircir l'horizon, mais c'est l'histoire qui se chargera elle-même de trancher *in fine* le nœud des relations intimes. L'engagement du Marquis dans l'armée de Condé précipite en effet la situation des deux héros et vient briser leurs rêves d'amour conjugal. Dans les dernières lettres, la Comtesse et son entourage apprennent le suicide tragique du marquis de Saint Alban qui, pour échapper à l'infamie de l'échafaud, a préféré se donner la mort à l'aide d'un stylet : mort très stoïcienne qui n'est pas sans rappeler le geste héroïque et désespéré du girondin Dufriche-Valazé<sup>6</sup>. Les personnages de *L'Émigré* se voient ainsi rattrapés par les violences de la Terreur et, avec la mort du Marquis, bientôt suivie de celle de la Comtesse qui ne résiste pas à la douleur du deuil, c'est aussi l'utopie d'une société à l'abri des secousses de l'histoire qui vole en éclats.

Car dans *L'Émigré*, l'espace de l'intime est d'abord lié à une tentative de *repli* sur ce que le roman appelle le « petit cercle » de Loewenstein. Cette union des cœurs est présentée par le marquis de Saint Alban comme l'horizon idéal du roman après qu'il a fait connaissance avec le Baron, qui doit épouser Émilie de Wergentheim, l'indéfectible amie de la Comtesse : « on n'a peut-être jamais rassemblé quatre personnes réunissant entre elles des rapports

<sup>6</sup> Elizabeth Zawisza suggère de rapprocher le dénouement du roman de Sénac de la mort, pendant la nuit du 30 au 31 octobre 1793, du Girondin Dufriche-Valazé : condamné à mort, il s'était suicidé d'un coup de stylet devant le tribunal révolutionnaire, comme le marquis de Saint Alban dans *L'Émigré* (« Une vision romanesque de la Révolution : *L'Émigré* de Sénac de Meilhan », *Eighteenth-Century Fiction*, vol. 2-2, january 1990, p. 4).

pareils d'âge, de sentiments, de caractère et d'opinions<sup>7</sup>. » Aux divisions intestines qui menacent l'unité de l'espace public, le roman oppose une micro-société idéale<sup>8</sup>, la *société des intimes*, fondée sur une communauté de valeurs et de sentiments. Écoutons encore le président de Longueil, qu'on ne peut guère soupçonner pourtant de désintéret envers les événements publics :

Je ne vous parle point en ce moment de la France [...] Je vous écrirai amplement à ce sujet dans quelque temps ; pour le moment, *parlons de nous et de nos amis*. Le temps où nous vivons resserre les intérêts et les sentiments dans le plus petit cercle, et l'âme cicatrisée de tous côtés n'a plus que quelques points de sensibilité<sup>9</sup>.

En un sens, le « petit cercle » des intimes réunis autour du château de Loewenstein sert de contre-modèle infra-politique à ce qui est perçu comme un dévoiement de la société révolutionnaire. Mais cet espace intime qui se voudrait à l'écart de l'histoire est aussi un espace utopique : n'est-ce pas ce que rappelle, en lettres sanglantes, le dénouement du roman ? La politique a envahi le roman sentimental, la lettre de l'épistolier en porte la trace irrévocable. Ce lieu générique de l'intime s'est ouvert sous la pression des événements à d'autres formes de discours telles que le journal, même si, dans les romans de l'émigration, plusieurs personnages s'efforcent d'en réaffirmer la vocation première : « Laisse aux gazetiers le soin de m'apprendre des nouvelles qui, au fond, m'intéressent peu, et au lieu de perdre ton temps à me communiquer les rêves politiques de vos hommes d'État, entretiens-moi plus longtemps de toi, de ton mari, de tes enfants, de ce que tu fais et de ce que tu penses<sup>10</sup> », lit-on dans une lettre d'un roman de Bilderbeck, *Sophie de Listenai ou Aventures et voyages d'une émigrée française en Allemagne et en Prusse*, dont les aventures se déroulent aussi au-delà du Rhin. Le désir de se recentrer sur l'intime va donc de pair dans les romans de l'émigration avec un refus du politique qu'exprime sans ambages, chez Sénac de Meilhan, une lettre d'Émilie :

<sup>7</sup> Sénac de Meilhan, *L'Émigré*, éd. citée, lettre CLX, p. 416.

<sup>8</sup> Sur cette question, voir Jean-Marie Roulin, « Espaces de l'utopie dans le roman et l'épopée du Tournant des Lumières (Sénac de Meilhan, B. A. Picard et Chateaubriand) », dans Vittorio Fortunato et Elisabeth Schulze-Busacker (dir.), *Par les siècles et par les genres. Mélanges en l'honneur de Giorgetto Giorgi*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 617-630.

<sup>9</sup> Sénac de Meilhan, *L'Émigré*, éd. citée, lettre XXII, p. 112. Nous soulignons.

<sup>10</sup> Louis François de Bilderbeck, *Sophie de Listenai, ou Aventures et voyages d'une émigrée française en Allemagne et en Prusse*, Paris, chez Léopold Collin, t. II, 1807, p. 138-139.

Nous avons assez parlé depuis six mois de nouvelles ; nos lettres étaient des gazettes, dans les tristes circonstances où nous étions : *je ne veux plus parler que de nous* : il semble que mon cœur ait été fermé tout ce temps. Combien j'ai de choses à vous dire ! Vous les devinez, vous les sentez, ma chère amie, parce que votre cœur est si pénétrant ! On n'a jamais dit, je crois, un cœur pénétrant ; mais l'esprit qui conçoit rapidement et le cœur qui sent, devine avec une grande promptitude, ne peuvent-ils pas mériter la même épithète ; n'est-ce pas une véritable pénétration, que cette vivacité de votre âme qui vous fait concevoir tout ce qui se passe dans la mienne, vous met, en quelque sorte, à ma place, et vous fait saisir les plus légères nuances du sentiment qui m'affecte. Vous allez m'appeler métaphysicienne ; mais tant que je suis claire, je ne regarde pas ce reproche comme une injure<sup>11</sup>.

Le terme de « métaphysique » employé à propos de l'analyse des sentiments renvoie moins, comme l'a observé Michel Delon, à la métaphysique religieuse que dénoncent les Lumières, qu'à la « métaphysique du cœur » de M<sup>me</sup> de Lambert et de Marivaux<sup>12</sup>. Mais c'est à *La Nouvelle Héloïse* que Sénac de Meilhan a emprunté le couple des deux amies intimes, Victorine et Émilie, la passionnée et la raisonneuse, comme l'étaient déjà, dans le roman de Rousseau, Julie et Claire, les deux inséparables cousines. La Révolution est venue raviver la topique héritée des âmes sensibles, et tout le roman de Sénac fait de l'amitié le modèle d'une relation intime équilibrée, en écho aux deux âmes sœurs de Rousseau et à d'autres textes plus anciens tels que le *De amicitia* de Cicéron. C'est d'ailleurs sur la base de ces intérêts communs et de ce respect mutuel, plutôt que sur la passion amoureuse, que le Président demandera la main de la duchesse de Montjustin.

## UN DÉSIR D'INTIME

Située au seuil du roman, la lettre d'Émilie fait de l'intime un véritable programme épistolaire. Si d'autres lettres à venir seront plus politiques, il est clair que le roman dans son ensemble répond bien à cette volonté éthique et esthétique affichée au seuil du récit. Tout se passe comme si la Révolution, loin de détourner les personnages d'eux-mêmes, avait exacerbé le besoin de s'épancher, et comme si le roman faisait de l'analyse de la vie intérieure une réponse possible au bouleversement des identités. Il est significatif, à cet égard, que la comtesse de Loewenstein, en tant que protestante, regrette de ne pouvoir se confesser :

<sup>11</sup> Sénac de Meilhan, *L'Émigré*, éd. citée, lettre III, p. 41. Nous soulignons.

<sup>12</sup> Michel Delon, dans *L'Émigré*, éd. citée, p. 454.



Frontispice placé en tête du quatrième tome de l'édition originale du roman *L'Émigré*, 1797.

J'envie quelquefois aux catholiques romains, une pratique dont nous nous moquons, c'est la confession. Un homme me disait assez plaisamment, que le désir d'occuper les autres, et le besoin de parler de soi, amenaient la plupart des femmes au confessionnal ; mais indépendamment des motifs de la religion, je crois que le cœur a plus de part aux confessions que l'amour-propre ; notre âme fatiguée de ses combats, éprouve souvent un besoin d'appui contre sa faiblesse, et de consolations dans une situation pénible. On désire s'épancher en liberté, parler de ses maux, et c'est un soulagement. Le confesseur devant lequel on est prosterné n'est qu'un

homme ; mais on voit dans cet homme, un intermédiaire entre soi et la divinité, il porte la lumière dans notre esprit incertain. [...] Les personnes agitées d'une grande passion sont sujettes à parler seules et cela prouve le besoin de l'effusion de l'âme<sup>13</sup>.

On formulera ici une hypothèse, à savoir que la lettre, dans *L'Émigré*, apparaît comme la forme laïcisée de la confession religieuse, qui offre aux catholiques la pratiquant un espace institutionnel voué à l'épanchement de l'intime. Coupé de toute référence religieuse, le texte épistolaire place le destinataire dans la délicate position du confesseur, voire du directeur de conscience (c'est du moins ce que laisse entendre le président de Longueil lorsqu'il compare malicieusement la duchesse de Montjustin, qui a conseillé à son ami le marquis de Saint Alban de s'éloigner quelque temps pour ne pas troubler le repos de la Comtesse, à la figure de Mentor dans *Les Aventures de Télémaque*), tant il est vrai, pour paraphraser une formule de Paul Ricœur, que le plus court chemin de soi à soi passe par l'autre.

Cependant l'expression de l'intime n'en demeure pas moins problématique dans *L'Émigré*. De quel droit parler de soi ? Comme l'a démontré Stéphanie Genand<sup>14</sup>, l'expression de l'*ego* n'a rien d'évident pour les émigrés et le sujet de l'intime demeure pour beaucoup d'entre eux un sujet interdit. En témoigne une lettre du marquis de Saint Alban à la duchesse de Montjustin :

Vous serez surprise que dans un temps où le sang inonde ma patrie et l'Europe, où les malheurs publics épuisent toute la sensibilité, votre ami ait le cœur rempli de sentiments qui ne devraient naître que dans le calme et la prospérité ; mais il faut faire une distinction : les impressions passagères, auxquelles est si facilement ouvert le cœur des gens heureux, ont pour principe le goût du plaisir, et ne présentent que l'idée d'une préférence souvent inspirée par le caprice ; de tels sentiments, j'en conviens, ne peuvent trouver place au milieu des plus affreuses circonstances ; mais ceux que j'éprouve ne sont pas de ce genre, ils m'offrent au lieu de la perspective du plaisir, celles de sacrifices répétés et de la plus gênante contrainte. C'est peut-être lorsque des malheurs multipliés ont invité le cœur à l'émotion, qu'il est le plus susceptible de ces sentiments ; les malheureux ont le cœur plus tendre parce qu'il est exercé à sentir vivement, et plus on est isolé plus on est disposé à s'attacher fortement<sup>15</sup>.

<sup>13</sup> Sénac de Meilhan, *L'Émigré*, éd. citée, lettre CIV, p. 324.

<sup>14</sup> Stéphanie Genand, « Les proscrits de l'intime », *Itinéraires. Littératures, textes, cultures*, n° 4, *Pour une histoire de l'intime et de ses variations*, A. Coudreuse et F. Simonet-Tenant (dir.), 2009, p. 107-116.

<sup>15</sup> Sénac de Meilhan, *L'Émigré*, éd. citée, lettre XXXIII, p. 135.

La précaution liminaire du Marquis, au moment où il s'apprête à faire l'aveu de son amour pour la comtesse de Loewenstein, souligne la position singulière de l'émigré dans son rapport à l'intime, et ce n'est qu'au prix d'une distinction entre l'inclination passagère et l'amour passionné, qui relève elle aussi de cette « métaphysique du cœur » dont Émilie n'est pas seule à posséder le secret, que le jeune homme parvient à justifier son épanchement intime auprès de la Duchesse. Dans un autre ordre d'idées, il est aussi permis d'y voir la trace d'un discours métalittéraire sur le roman lui-même, quant à sa légitimité à accueillir une fiction de l'intime dans un cadre historique – celui de la « Terreur » et de l'émigration – dont les intérêts publics risquent de donner une apparence dérisoire, voire déplacée, à la peinture des nuances du sentiment.

C'est pourtant bien cette langue de l'intime, orientée vers l'exploration de l'espace du dedans, que choisit principalement de parler Sénac de Meilhan dans *L'Émigré*. « Avec vous et le Marquis, confie la Comtesse à son amie, nous parlons une autre langue<sup>16</sup>. » L'observation est intéressante car elle oppose implicitement les richesses infinies de cette langue intime, que parlent les membres d'un cercle restreint uni par ce que Goethe appellera quelques années plus tard des « affinités électives », à l'aspect uniforme, rébarbatif et horrifiant de la langue du politique. « L'ami du Marquis a bien raison quand il dit que ses infortunes sont au-delà de l'Empire de la langue<sup>17</sup> », déclare Émilie dans l'une de ses lettres. Et la Comtesse déplore à son tour l'insuffisance de la langue pour peindre l'histoire immédiate : « Les mots atroces, affreux terribles, monstrueux, mille et mille fois répétés, employés à chaque instant deviennent insignifiants et il faudrait d'autres expressions pour exprimer un *crecendo* de crimes qui va à l'infini<sup>18</sup>. » En ce sens, la langue de l'intime apparaît bien comme un contrepoint à l'uniformité de la langue du politique ; c'est elle qui permet le mieux de dire, de manière oblique, les effets de la Révolution sur les âmes et sur les cœurs. Il n'est alors guère étonnant que le marquis de Saint Alban, au moment de narrer son histoire, privilégie lui-même l'optique d'un récit intime au récit décevant et fastidieux des événements qui ont marqué son parcours : « Mon histoire peu fertile en événements ne peut être intéressante que par *l'exposé sincère des sentiments qui m'ont affecté*, à l'aspect des scènes tragiques et mémorables dont j'ai été témoin<sup>19</sup>. »

<sup>16</sup> *Ibid.*, lettre XXIX, p. 128.

<sup>17</sup> *Ibid.*, lettre XCV, p. 307.

<sup>18</sup> *Ibid.*, lettre XIX, p. 104.

<sup>19</sup> *Ibid.*, lettre X, p. 71.



## DES RÉVOLUTIONS INTIMES

Voilà qui nous invite à penser plus avant les points d'articulation entre la fiction intime et l'histoire collective, au-delà de la question d'une intimité refuge qui opposerait le « petit cercle » des amis intimes, peint sur le modèle de la microsociété idéale de Clarens, à une société française en plein bouleversement. Autrement dit, que nous apprennent sur la Révolution les amours d'un bel émigré français et d'une séduisante comtesse allemande ? Que nous disent de l'histoire vécue au présent tant de lettres d'amour ? Ainsi posée, la question de ces amours européennes est d'abord la traduction intime d'un phénomène qui excède les frontières nationales, comme le rappelle le très bel épisode où, dans le roman de Sénac, la Comtesse parcourt avec ceux qui l'entourent une carte géographique et marque les pays d'une couleur différente en fonction du traitement réservé par chacun d'eux aux émigrés<sup>20</sup>. Mais il y a plus, car les amours du Marquis et de la Comtesse sont aussi des amours tragiques, comme si le territoire propre à l'intime devait nécessairement s'obscurecir pour se faire l'exact miroir de l'époque révolutionnaire. L'expérience de l'émigration n'en a pas moins ses aspects positifs en ce qu'elle fonctionne comme une épreuve pédagogique pour les émigrés, opérant de nouvelles lignes de partage entre ceux qui s'adaptent au monde nouveau et ceux qui se réclament désespérément de leurs anciennes prérogatives. Le bouleversement est aussi vécu par la Comtesse, qui découvre l'amour vrai et éprouve avec le Marquis les troubles du désir, tandis que sa mère prend de son côté conscience des limites d'un mariage d'intérêt au profit d'une conception plus libre de l'union conjugale, reposant sur la conformité des caractères et l'équilibre des âges. Que la passion amoureuse ne soit pas séparable des passions politiques, c'est d'ailleurs ce que déclare Émilie dans une lettre à la Comtesse, alors que le Marquis vient de se rendre coupable auprès d'elle d'un geste passionné et aussitôt regretté : « En vain chercherait-il à s'excuser sur l'ardeur de sa passion, puisqu'on pourrait invoquer les mêmes motifs d'excuse pour les derniers excès, pour les plus grands attentats<sup>21</sup>. » C'est dire si la réflexion intime sur

<sup>20</sup> On lira une belle interprétation de cet épisode dans Jean-Marie Roulin, « Frontières extérieures et frontières intérieures dans le roman d'émigration », dans Stéphanie Genand et Claudine Poulouin (dir.), *Parcours dissidents au XVIII<sup>e</sup> siècle. La marge et l'écart*, Paris, Desjonquères, « L'esprit des lettres », 2011, p. 220-221 : « Plus encore qu'une géographie et une histoire, [la frontière] trace un paysage anthropologique, comme le montre la carte qu' imagine la comtesse de Loewenstein où elle se propose de marquer par des couleurs les pays selon l'accueil qu'ils réservent aux émigrants : elle y dessine les frontières d'un paysage humain, traçant les confins de la barbarie. »

<sup>21</sup> Sénac de Meilhan, *L'Émigré*, éd. citée, lettre LXXIV, p. 231-232.

les débordements passionnels sert dans *L'Émigré* de soubassement à une méditation plus politique sur le rôle des passions dans l'espace public de la « Terreur ». En cela, la perspective romanesque de Sénac de Meilhan n'est pas si étrangère à la réflexion contemporaine conduite par Germaine de Staël dans *De l'influence des passions*. L'analogie entre les deux auteurs peut même être poussée plus loin, si l'on se souvient que, dès l'époque de l'*Essai sur les fictions*, Staël assigne à la « littérature » la tâche d'examiner, bien au-delà de la représentation proprement historique des événements, la révolution *intérieure* produite par la Révolution<sup>22</sup>.

Au-delà du couple formé par la Comtesse et le Marquis, le roman de Sénac multiplie les histoires enchâssées à la première personne. L'une d'entre elle, celle de la vicomtesse de Vassy, mérite qu'on lui prête attention. Elle se présente comme une confession *in articulo mortis* :

Dans peu les vains discours des hommes me seront indifférents, ô mes chères amies ! mais ce sera pour moi une satisfaction, avant de quitter cette terre souillée de tant d'horreurs, que de *m'être fait connaître entièrement* à deux personnes que je me plais à ne pas séparer dans mon affection, et de leur laisser de moi un tendre souvenir. [...] Si je ne rendais pas justice à votre discernement, aux généreuses dispositions du cœur de mes amies, si je ne croyais pas être connue d'elles, je n'entreprendrais pas de leur raconter les tristes événements de ma vie. La crainte qu'elles ne prennent un récit simple et ingénu pour un roman artificieusement inventé pour me justifier, m'arrêterait, et j'aimerais mieux emporter avec moi *un secret qui n'intéresse qu'une seule personne*, que d'être suspecte du plus léger détour, et même d'une réticence<sup>23</sup>.

Comment ne pas penser ici au célèbre préambule des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau ? C'est d'ailleurs l'auteur des *Confessions* que la comtesse de Loewenstein met en avant comme modèle d'écriture, alors que Saint Alban critique *La Nouvelle Héloïse* et que le président de Longueil prend de même ses distances avec le *Contrat social*. Au seuil du récit, cet avant-propos remplit donc la fonction de « pacte autobiographique » par lequel la Vicomtesse s'engage auprès de ses deux amies à ne dire que la vérité. La vicomtesse de Vassy raconte avoir été une très belle femme, mariée à seize ans à un marquis qui avait plus du double de son âge. Sans rien en laisser paraître, par peur du ridicule, son mari libertin la surveille d'un œil jaloux. La Vicomtesse se rend coupable de quelques étourderies légères, mais la rumeur

<sup>22</sup> Stéphanie Genand, *La Chambre noire. Germaine de Staël et la pensée du négatif*, Genève, Droz, « Histoire des idées et critique littéraire », 2017.

<sup>23</sup> Sénac de Meilhan, *L'Émigré*, éd. citée, lettre XCIV, p. 279-280. Nous soulignons.

a tôt fait de déformer la réalité des faits, et voilà bientôt la jeune femme couverte d'opprobre, victime d'une opinion publique bien prompte à condamner celle que dénoncent les seules apparences – un mécanisme que mettra en lumière un autre roman important de la période : *Delphine* de Germaine de Staël. Le hasard la rend veuve : aussitôt plusieurs partis se présentent en l'absolvant de fautes qu'ils lui reprochaient amèrement autrefois. Mais la petite vérole la frappe à la manière d'une « épreuve initiatique » :

Le soin de ma figure occupa peu les religieuses, et l'on ne prit aucune précaution pour empêcher les ravages de la petite vérole ; on avait écarté de moi les glaces pendant que j'étais malade ; mais lorsque ma convalescence fut décidée, il me fut permis de contempler ce qui me restait de ma beauté passée ; je ne me trouvai pas aussi maltraitée que j'aurais pu l'être ; mais ma figure était absolument changée ; mes traits étaient grossis, et ne présentaient aucune ressemblance avec ce qu'ils étaient avant ma maladie. À mesure que les rougeurs disparaissaient, cette différence semblait plus marquée ; elle me frappa un jour, et contemplant dans ma glace une personne qui n'avait que de légers rapports avec mon ancien *moi*, je me dis : je ne suis pas la même et si je portais un autre nom, la marquise de \*\*\* serait entièrement disparue de ce monde, si injuste et si cruel envers elle<sup>24</sup>.

En rapprochant cette histoire de textes de M<sup>me</sup> de Genlis ou encore de Baculard d'Arnaud, Michel Delon a montré combien cette perte de la beauté s'inscrivait dans « une tradition pédagogique et moralisante<sup>25</sup> ». La Vicomtesse change de nom, et la voici renaître sous une nouvelle identité. La petite vérole est la métaphore d'un bouleversement social plus profond qui transforme l'ancienne coquette en jeune femme « libre de ses mouvements et de ses sentiments ». On a pu voir aussi dans l'exil de la Vicomtesse l'image d'une « émigration positive qui la fait échapper aux pesanteurs d'une société figée et qui lui révèle l'Europe<sup>26</sup> ».

L'anecdote pathétique de la vicomtesse de Vassy offre un bel exemple des relations métaphoriques qu'instaure le roman entre l'histoire collective et les récits intimes, puisqu'il s'agit bien, dans le cas qui nous occupe, d'un texte sur la métamorphose du *moi* qui rejoint le questionnement plus général du roman sur le vacillement et la transformation des identités. Si *L'Émigré* est bien écrit dans une perspective contre-révolutionnaire, il n'en tient pas

<sup>24</sup> *Ibid.*, lettre LXXIV, p. 294.

<sup>25</sup> Michel Delon, dans *L'Émigré*, éd. citée, p. 487. Notre lecture de cet épisode du roman de Sénac de Meilhan doit beaucoup aux profondes analyses de Michel Delon.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 15.

moins à distance le modèle d'une société aristocratique dont il dénonce à la fois les légèretés et les rigidités. D'une certaine manière, la Révolution reconfigure dans le roman le rapport entre les sexes, en donnant à voir des unions librement consenties et en dénonçant, à travers le double exemple de la Comtesse et de la Vicomtesse, la destinée de femmes mariées trop tôt à des hommes bien plus âgés qu'elles. C'est dans cette perspective qu'il faut relire le plaidoyer du président de Longueil en faveur du divorce<sup>27</sup>, qui montre que la Révolution, en interrogeant les modalités de l'institution matrimoniale, a aussi bouleversé la conception des relations intimes :

Vous êtes, dites-vous mon cher et jeune ami, enchanté de mon mariage, mais vous en seriez surpris si vous ne connaissiez pas autant les excellentes et aimables qualités de la duchesse de Montjustin, parce que vous avez toujours cru voir en moi de la répugnance pour un semblable lien. Rien n'est plus vrai, et des nœuds indissolubles m'ont toujours paru contraires non seulement au bonheur, mais à la nature humaine, et la faculté du divorce peut seule les rendre supportables<sup>28</sup>.

L'intime n'est donc pas seulement l'envers du politique dans *L'Émigré*, il en révèle aussi les tensions profondes, et le roman des cœurs en dit peut-être plus sur la Révolution que n'importe quelle méditation historique. Et si Émilie de Wergentheim se met en quête d'une langue assez riche pour dire la profondeur de la vie intime, c'est parce qu'elle se veut maîtresse de ses sentiments et de ses désirs : « l'amour, l'amitié, la reconnaissance, c'est là tout ce que j'ai trouvé dans la langue française ; ah qu'elle est pauvre pour les cœurs, cette langue si élégante<sup>29</sup> ! » La métaphysique du cœur n'est pas la simple rémanence d'une ancienne préciosité héritée d'une société parfumée : mieux que par l'exposé historique, c'est par la peinture de la vie intime que le roman de l'émigration exprime la métamorphose des identités et l'éveil des désirs.

---

<sup>27</sup> Sur cet aspect, nous nous permettons de renvoyer à nos propres analyses : Paul Kompanietz, « Le divorce en débat dans le roman du tournant des Lumières », dans Stéphane Gougelmann et Anne Verjus (dir.), *Écrire le mariage en France au XIX<sup>e</sup> siècle*, Publications de l'université de Saint-Étienne, 2016, p. 37-53.

<sup>28</sup> Sénac de Meilhan, *L'Émigré*, éd. citée, lettre CXIX, p. 348-349.

<sup>29</sup> *Ibid.*, lettre CXLIX, p. 402.